

5

LA DAME DE TRÈFLE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

GUSTAVE VAEZ, A. ROYER ET C. NARREY,

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le
théâtre du Vaudeville, le 9 février 1850.*



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et le soir au Théâtre Royal.

—
1850

PERSONNAGES.

GODARD, riche fermier.
VALENTIN, son fils.
LANDRY, maître d'école.
SOPHIE, nièce de Godard.
MARIANNE, femme de Godard.
UN VALET DE FERME.

ACTEURS.

MM. AMBROISE.
SCHÉY.
DOMINIQUE.
M^{mes} OCTAVE.
DELILLE.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. ROUBIÈRE, copiste de musique et directeur de l'AGENCE-THÉÂTRALE, rue Fossé-aux-Loups, 9, à Bruxelles.

LA DAME DE TRÈFLE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Intérieur de ferme. A gauche, une grande cheminée faisant presque face au public. Un peu plus loin, une petite porte. L'entrée principale au fond, entre une huche au pain et une armoire contenant de la vaisselle ; meubles rustiques ; une grande horloge à côté d'une porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, *se regarde dans un miroir suspendu à la cheminée*; **MARIANNE**, *entre par le fond*.

MARIANNE.

Écoute ici, Valentin. Depuis tantôt cinq ans que j'ai épousé Godard, ton père, le plus riche fermier de not' endroit, je t'ai prouvé souventes fois que je t'aime ben.

VALENTIN.

A ça, gn'ia pas de doutance, belle m'man.

MARIANNE.

Je veux t'en bailler une nouvelle preuve. T'as envie de te marier.

VALENTIN.

Moi? Vous croyais?

MARIANNE.

J'en suis sûre.

VALENTIN.

Voyais donc ça... j'm'en avais point doutais.

MARIANNE.

Le mariage n'est point une mauvaiseté. Tu m'remercieras dès qu'tu sauras ce que c'est.

VALENTIN.

Laiissais donc, j'ons déjà été marié.

MARIANNE.

Par exemple! mauvais sujet!

VALENTIN.

Oui, drès l'âge d'six ans... avec ma petite cousine Sophie qui a été élevée cheux nous et qui est allée demeurer à Paris pour apprendre l'état d'ingère.

AIR de *M. Ancussy*.

Ah ! j'ons t'y ri ! j'ons t'y ri !
 Quand j'jouions au mari !
 Ah ! j'ons t'y ri ! j'ons t'y ri !
 C'était pour en mourir.

Ma p'tit' femm' commandait,
 Moi comme un fin baudet,
 Pour passer les ruisseaux,
 J'la portions sur mon dos.

Ah ! j'ons t'y ri, etc.

All' mangeait chaq' matin,
 La soupe d'Valentin,
 Quand all' méritait l'fouet,
 C'est su moi qu'on tapait.

Ah ! j'ons t'y ri, etc.

L'mariag', j'sois c'que c'est ;
 Nul ne m'en r'montrerait ;
 C'est toutd'même amusant...
 Quand c'est pas embétant !

Ah ! j'ons t'y ri, etc.

MARIANNE.

Vous étiez d'z'enfans ; mais aujourd'hui tu vas t'marier pour tout d'bon avec celle dont t'es amoureux.

VALENTIN.

J'sis amoureux !... ah ! ah ! ah !... (*Il rit bêtement.*)
 Tiens, à c't'heure !

MARIANNE.

Oui, t'aimes la fille du maît' d'école.

SCÈNE II.

VALENTIN.

- La grande Paquette? qu'est si longuement jambée?

MARIANNE.

J'ai le consentement de M. Landry, son père.

VALENTIN.

C'est donc ça qu'il vient toujours causais avéz vous, drès que p'pa est sorti.

MARIANNE.

Oui, mais ne répète point d'sots parages; tu diras tant seulement à ton père que tu aimes Paquette, ce qui est vrai.

VALENTIN.

Oui, m'man...

On entend Goderd qui chante un refrain.

MARIANNE.

C'est lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GODARD.

GODARD, *jetant son chapeau avec humeur.*

Gueux d'sorciers! chiens d'charmeux!

MARIANNE.

Vous chantiez en venant, et voilà que vous êtes en-coléré.

GODARD.

J'chantais, pas' que c'est mon himeur d'tous les jours, et j'maugrée pas' que l'berger Guillaume a j'té un sort su mes moutons.

MARIANNE.

Vous croyez aux charmeux?

GODARD.

Autant d'mandais si j'croyons au diable.

MARIANNE.

Le diable? L'avez-vous jamais vu?

GODARD.

Oui... en peinture... et s'y n'existait point, est-ce qu'on aurait son portrait?

MARIANNE.

Vous êtes par trop simple. Laissons cela... (*Bas à Valentin.*) V'là le moment.

VALENTIN, *bas à Marianne.*

Vous croyais?... (*Haut, passant au milieu.*) P'pa, j'ons deux mots à vous glissais dans l'tuyau.

GODARD.

Dis, mon fieu.

VALENTIN.

P'pa, j'sis amoureux d'Paquette, la prop' fille d'mosieu Landry, l'mait' d'école, et j'venons, avec tout l'respect que j'vous dois, vous priais d'nous mariais présentement ensemble, si c'était un effet de vot' bontais.

GODARD.

Y penses-tu, Valentin? T'es l'meilleur parti d'not' village, et la fille du mait' d'école n'a pas un sou pour tout son vaillant!...

MARIANNE, *bas à Valentin.*

Tu l'aimes.

VALENTIN.

P'pa, j'l'aime.

GODARD.

Et pis, c'te grande Paquette n'est point avenante.

VALENTIN, *poussé par Marianne.*

P'pa, j'l'aime.

MARIANNE.

M'est avis, not' homme, qu'y n'faut point contrarier l'gars dans son affolement.

GODARD.

Si c'est la visée du p'tiot, je n'y contredis point; mais

c'est égal, épouser c'te perche d'Paquette, jambée comme un manche à balai... il a là un drôle ed'goût.

VALENTIN, *à part*.

C'est vrai, tout d'même, j'ons là un drôle ed'goût.

MARIANNE.

Allons, Valentin, cours vite annoncer c'te bonne nouvelle à ton futur beau-père et à ton amoureuse.

ENSEMBLE!

Vieil air Flamand.

VALENTIN.

Oui, j'courons chez le pèr' Landry
Pour apprend' l'état de mari.
Si j'ons besoin d'leçon pour ça
L'mait' d'écol' me la donn'ra.

MARIANNE et GODARD.

Cours donc vit' chez l'pèr' Landry.
Pisqu'on veut d'toi faire un mari;
Si t'as besoin d'leçon pour ça
Le maitr' d'écol' te la donn'ra.

(Valentin sort lentement poussé par Marianne)

SCÈNE III.

GODARD, MARIANNE.

MARIANNE.

Court-il! court-il! on dirait un cheveu échappé. Ah! ça, vous parlez toujours à c'soir? n'faut point manquer c'te vente de bois que m'sieu Landry nous a annoncée.

GODARD.

J'serons là drès l'matin... (*Un chien aboie au dehors.*)
Chut! Turc, not' chien a pris la parole.

MARIANNE.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHIE, UN VALET DE FERME, portant
une petite malle. Il la dépose et sort.

C'est moi...

SOPHIE.

Elle saute au cou de Godard.

GODARD.

Ma nièce Sophie !

SOPHIE.

AIR :

Pour vous revoir j'ai voyagé,
Reconnaissez votre Sophie ;
Si le physiqu' se modifie,
Du moins le cœur n'a pas changé,

GODARD.

Qu'est donc gentil d'nous surprendre' comme ça !...
Mais rembrasse-moi donc ! et ta tante mémement.

SOPHIE.

Vous permettez, madame ?

MARIANNE.

Comment donc, mamzelle...

Elles s'embrassent.

GODARD.

Une paire de colombes sur un pigeonnier !

MARIANNE, à part.

Quel air déluré !

SOPHIE, à part.

Ma nouvelle tante me fait l'effet d'une gaillarde.

GODARD.

Mais comme te v'là ronde et fraîche, ma Sophie !...
queux mains blanchettes ! queux coquins d'yeux !... Et
ces cheveux-là... oh ! r'garde voir Marianne, c'est archi-

tecturé comme le clocher d'cheux nous, on les dirait esculpetés.

SOPHIE.

Oui, tout ça est assez chic.

GODARD.

Te v'là donc r'venue.

SOPHIE.

Oui, mon oncle. Je profite de mes vacances pour venir sous vos frais ombrages fumer ma cigarette de Maryland...

Elle prend dans sa poche un briquet et une cigarette qu'elle allume.

GODARD.

Tu pipes ?

SOPHIE.

Hélas ! ne m'en parlez pas... c'est un sacrifice que je suis contrainte de faire aux convenances... quand on est obligée d'aller dans le monde...

GODARD.

V'là-t'y une nièce qui me fait honneur !

SOPHIE.

Mais que je suis donc heureuse de vous voir?...

GODARD, à *Marianne*.

Elle est heureuse.

SOPHIE.

Vous et notre beau village!... Il y a un laps que j'éprouve le besoin de donner une poignée de main à tous nos anciens amis...

GODARD.

Le voisin Michu, l'arpenteux, le ficelier.

SOPHIE.

Les poulets, les canards, les dindons et les oies... A propos, et mon cousin Valentin?

GODARD.

Y va ben, Dieu merci !

SOPHIE.

Et le père Landry, le maître d'école... cet amateur de belles fleurs et de jolies filles, continue-t-il à cultiver les rosiers et les rosières du pays ?

GODARD.

Ah oui ! c'est un fin renard, celui-là ! un croqueux d'poules, un fameux greffeux d'maris ! Ah ! ah ! ah !

MARIANNE.

Pourquoi donc que vous vous gaudissez toujours su l'compte de ce pauv' m'sieu Landry ?

GODARD.

Pas' que toi, tu le défends toujou.

SOPHIE, à part.

Tiens ! tiens !... est-ce que l'horticulteur voudrait aussi... greffer mon oncle...

GODARD.

Voyons, Sophie, parle-nous un brin d'Paris. C'est-y aussi grand qu'on veut ben l'di ?

SOPHIE.

Plus grand, mon oncle.

GODARD.

Je n'voulons point mourri sans y allais montrais mes boutons d'guêtres.

SOPHIE.

Venez, mon oncle, je vous piloterai à Mabile, au Châlet, à la Chaumière.

GODARD.

C'est-y que c'est d'grandes farmes ?

SOPHIE.

Je vous en répons. On y sème des sergents de ville, et on y récolte des polkas.

MARIANNE.

C'est donc qu'on y danse ?

SOPHIE.

Oui.

GODARD.

Quand c'est la fête ! comme chez nous la Saint-Rigomé.

SOPHIE.

A Paris, c'est tous les jours la Saint-Rigomé.

MARIANNE.

Et vous n'avez point d'vergogne ?

SOPHIE.

Ce n'est pas moi qui ai rédigé le calendrier.

GODARD.

Bah ! on n'est point damné pour un rigodon ?

SOPHIE.

Au contraire, et j'espère bien que mon oncle en pincera un, dimanche, avec moi, sous les grands châtaigniers.

GODARD.

Ça y est. Tope là, ma Sophie.

SOPHIE.

Quel amour d'oncle !

GODARD.

Air de M. Ancessy.

Oui, nous dans'rons... et, tiens, déjà je danse.

Comm' malgré moi, notr' joyeux rigodon.

T'en as, bé sûr, pas perdu souvenance,

Rien que d'y pensais, moi, j'sis gai comm' pinson.

(Il danse.)

Tra la la la la.

SOPHIE.

Air nouveau de M. Gevaert.

Mais mon oncle, c'n'est plus ça,

LA DAME DE TRÈFLE.

L'rigodon devient fossile,
Et c'est presque un crime d'État
Que de battre un entrechat.

GODARD.

Comment donc qu'on danse à c't'heure?

SOPHIE.

Tra la la la la.

(Elle danse une polka. Après quelques mesures, elle prend Godard et le fait danser avec elle, puis Godard quitte la main de Sophie et se remet à son rigodon, tandis que Sophie continue sa polka.)

ENSEMBLE.

GODARD et SOPHIE, chantant, l'un son air de rigodon,
l'autre, le motif de sa polka.

Tra la la la la.

MARIANNE.

Mais c'est une horreur,
C'te dans' d'la ville.
Y s'tortill', Seigneur!
Comme un reptile.

(Après la danse, Godard riant aux éclats se laisse tomber sur une chaise.)

MARIANNE.

Ah! bon Dieu! c'est-y permis de s'essouffler comme ça!

GODARD.

Maint'nant, femme, prépare pour c'te mignonne un bon lit avec des draps ben blancs, moi, j'vas quéri Valentin... y s'ra ben aise d'embrasser Sophie...

Il sort par le fond en chantant et en dansant, Marianne sort par la droite.

SCÈNE V.

SOPHIE, seule.

Brave homme d'oncle, va!... Mais me voilà donc revenue dans ce fortuné village qui m'a donné le jour!... revenue aussi blanche et aussi pure que l'agneau du père Pascal... et pourtant j'en avais des adorateurs! un surtout qui, à mon intention, est venu au magasin s'acheter tous les jours une douzaine de chemises... pendant trois mois! ce qui lui constitue un effectif de mille quatre-vingt chemises. Hier, il devint si pressant, que j'aurais peut-être succombé si l'omnibus du chemin de fer n'avait passé justement conduit par la Providence. J'y saute, puis dans le wagon... puis dans le patachon, qui dessert cette localité champêtre, et me voilà avec un projet qui m'a poussé en route... c'est d'épouser mon cousin Valentin... Mon oncle Godard a des écus qui dorment dans sa cave... je les réveille, et je leur fais faire un voyage d'agrément à Paris.

SCÈNE VI.

SOPHIE, VALENTIN.

Il accourt et reste interdit sur le seuil de la porte.

SOPHIE...

Valentin!... Eh bien!... vous ne venez pas m'embrasser?

VALENTIN.

Si fait!... (*Il s'avance.*) Mais, dame! avec ces biaux affiquets...

SOPHIE.

Allons donc!...

Il l'embrasse, puis se met à rire bêtement aux éclats.

VALENTIN.

J'croions vous r'voir avec votr' p'tit costume du pays qu'vous aviez en partant, et qui vous allait si ben.

SOPHIE.

Oh ! je l'ai toujours.

VALENTIN.

Mais vous n'le portais pus.

SOPHIE.

Si, vraiment... (*A part.*) Au bal de l'Opéra.

VALENTIN.

Je n'pouvais quasiment pas croire qu'vous étiez r've-nue... aussi, fallait voir comme j'me suis encouru hors d'la demeurence d'mon beau-père.

SOPHIE, *vivement.*

Hein ? votre beau-père... vous êtes marié ?

VALENTIN.

Point encore... mais bentiôt.

SOPHIE, *à part.*

Patatras ! voilà mon mariage flambé !... (*Haut.*) Et qui devient votre femme ?

VALENTIN.

La fill' du maît' d'école... Paquette, la mal jambée, que j'aime grand'ment... ma bell' mère me l'a dit...

SOPHIE.

Comment ! est-ce que vous ne le saviez pas ?

VALENTIN.

Non...

SOPHIE, *à part.*

Tout n'est pas encore perdu !... (*Haut.*) Eh bien ! j'ai envie de voir si vous serez heureux en ménage...

VALENTIN.

Comment ça ?

SOPHIE.

En vous tirant les cartes.

VALENTIN.

Vous savais lire là-dedans ?

SOPHIE.

Je suis un peu sorcière... (*Tirant de sa poche un jeu de cartes enveloppé dans un numéro du Charivari. A part.*) Les cartes du magasin que j'ai emportées dans ma précipitation... (*Haut.*) Approchez la table...

Sophie s'assied, Valentin se met à genoux de l'autre côté de la table.

DUQ.

Musique nouvelle de M. Montaubry.

SOPHIE.

Coupez !

VALENTIN.

Voilà !

SOPHIE.

Votre horoscope est là,

Tiré des manuscrits du savant Eteilla.

(Elle lui tire les cartes.)

Que vois-je ?

VALENTIN.

Qu'est-ce donc ?

SOPHIE.

Hélas ! la dame de pique

Et le neuf de même couleur,

Malheur !

(Elle abat d'autres cartes.)

La chose se complique

Du galuchet de cœur,

Il courtise la dame

Qui répond à sa flamme

Aux dépens d'vot' bonheur.

2

VALENTIN.

Quoi ! c'te femme de pique...

SOPHIE.

C'est votre fiancée !

VALENTIN.

All' me ferait la nique !

SOPHIE, examinant les cartes.

Ah ! ne l'épousez pas !

VALENTIN.

J'y trouvions peu d'appas.

SOPHIE.

Par suite de sa perfidie,

Toutes vos pomm's de terre auraient la maladie,

Vot' femme et vos bestiaux ne profiteraient pas.

VALENTIN.

Quoi ! vraiment ! vous voyez que par sa perfidie,

Toutes mes pomm's de terre auraient la maladie,

Ma femme et mes bestiaux ne profiteraient pas.

SOPHIE, debout.

Et vos enfans viendraient à la lumière

Avec un œil au bout d'un' queue.

VALENTIN, se levant.

Arrière !

(Parlé.) Un œil au bout d'un' queue !

SOPHIE.

Voyez plutôt l'objet dans le Charivari.

(Elle lui montre l'image du journal qui enveloppait les cartes.)

VALENTIN.

O ciel ! c'est imprimé ! ça va pas à l'démenti !

ENSEMBLE.*

Plus de mariage !

• V. S.

Les cart's ont raison,
Il est bien plus sage
De rester garçon.

SOPHIE, allant refaire les cartes en s'asseyant sur le coin de la table, du côté où était Valentin.

Mais attendez cousin.

VALENTIN, s'asseyant sur la chaise.

Dis'nt-ell's queq' chose encore ?

SOPHIE.

Oui, LA DAME DE TRÈFLE arrive du dehors.

VALENTIN

Ah ! la dame de trèfle arrive du dehors.

SOPHIE.

Elle est brune, elle vous adore.

VALENTIN.

C'est donc une étrangère ?

SOPHIE.

Eil' débarq' sur vos bords

Par le chemin de fer ; mais elle est du village.

Quel est donc ce mystère ?

VALENTIN, se levant.

Ah ! j'ons d'viné, je gage,

Une étrangère qu'est d'ici...

C'est vous !

SOPHIE.

Ciel ! vous croyez ?

VALENTIN.

Eh ben !

SOPHIE, le prenant mystérieusement par le bras et le faisant avancer.

Je l'crois aussi.

ENSEMBLE.

C'est le ciel lui-même
Qui dicte mon choix.

Il veut que j'vous aime,
Je m'en aperçois.

(On entend la voix de Godard au dehors, Sophie rassemble vivement les cartes et les met dans sa poche, Valentin replace la table.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GODARD, LANDRY, MARIANNE.

GODARD, *en dehors.*

Entrons, entrons.

MARIANNE, *venant par la droite.*

Ah! v'là not' homme.

GODARD, *entrant, à Sophie.*

Avec m'sieu Landry, qui t'a appris les lettres.

LANDRY.*

Eh! eh! eh! on lui a pourtant donné le fouet.

SOPHIE.

Ah! oui, le jour où je vous ai fait asseoir sur une épingle... J'étais bien le plus mauvais petit polisson de votre école.

GODARD.

Ça n'empêche pas qu'il a du plaisir d'ton arrivée. Mais c'est Valentin, qu'il fallait voir courir, quante que j'y ai dit que sa cousine Sophie était ici.

LANDRY.

Ma fille en a éprouvé du dépit... (*À Valentin.*) Il a fallu que je la calmasse en lui insinuant que cela n'empêcherait pas que vous ne l'épousassiez.

VALENTIN.

Moi, j'aimerais quasi autant m'voir à la mort d'mes jours.

* S. L. G. V. M. Landry a un costume rapé tout noir.

** S. L. G. V. M.

MARIANNE.

Comment?

VALENTIN.

Je ne veux point qu'mes pomm' de terre ayont la maladie... qu'mes bestiaux et ma femme ne profitont point... Je n'veux point surtout avoir d'z'enfans avec un œil au bout d'un' queue.

GODARD *et* MARIANNE.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

VALENTIN.

C'est avec la dame de trèfle, que j'voulons être marié.

GODARD.

La dame ed'trèfle?

MARIANNE.

Quequ' c'est que ça?

VALENTIN.

Ma cousine Sophie. C'est elle qui sera ma femme.

MARIANNE, *vivement*.

Je m'y oppose.

VALENTIN.

Avec la dame de pique j'aurions tous les malheurs.

MARIANNE.

Qui t'a conté ces bourdes-là?... dis, j'veux l'savoir.

VALENTIN, *ne voyant pas les signes que lui fait Sophie*.

C'est la dame de trèfle, ma cousine Sophie.

MARIANNE.

Ah! c'est vous, mamzelle.

SOPHIE, *à part*.

Petit bétat!

VALENTIN.

Elle a vu ça dans les cartes.

MARIANNE.

Dans les cartes, Jésus Maria !* Et vous donneriez vot' fieu à une sorcière ! Point ! Valentin épousera la fille à m'sieu Landry... Je me suis mis ça là... (*Se touchant le front.*) et ça se fera.

SOPHIE, *à part.*

Est-ce que mes soupçons seraient justes ?

VALENTIN.

Un œil au bout d'un' queue !

MARIANNE.

Grand nigaud, va ! Toute sorcière que soit mamzelle, crois-tu qu'elle ait ce pouvoir-là ?

SOPHIE, *comme frappée d'une idée subite.*

Madame, je l'ai.

MARIANNE.

Nous verrons ça dans neuf mois.

VALENTIN.

Pourquoi dans neuf mois, m'man ?

SOPHIE, *à part.*

Oui, elle donnera dans le piège... (*Haut.*) Ah ! belle tante**, vous ne croyez pas à ma puïssance ! Que faut-il que je fasse pour vous convaincre ? Voulez-vous que sur l'heure je change vos chevaux, vos vaches et vos bourriquets en hannetons.

GODARD.

Holà ! ho ! pour qui s'mettiont à s'envoler tretous.

SOPHIE.

Tenez ! mieux que ça encore... (*A part, regardant Marianne.*) Simple et crédule, je verrai bien si elle se trouble... (*Haut.*) Voulez-vous que tous les maris de

* Marianne passe à côté de Godard.

** L. G. S. M. V.

ce village... que leurs femmes ont... Valentin, n'écoutez pas.

VALENTIN.

Pourquoi donc ?

SOPHIE, à Godard.

Enfin, vous me comprenez... les maris qui sont... Je ne veux pas dire le mot...

Elle montre Valentin.

GODARD.

Ben ! ben ! j'saisis.

SOPHIE.

A minuit, ils auront tous...

GODARD.

Quoi ?

Musique de M. Gevaert.

SOPHIE.

Vous voulez le savoir, eh bien ! écoutez tous !
 Quand sonnera minuit au clocher du village,
 A l'heure où les sorciers se chang'nt en leups-garous,
 Tous les maris trompé dans leur ménage,
 Verront leur tête de chrétien
 Se métamorphoser en un' tête de chien.

TOUTS.

Une tête de chien ! une tête de chien !

ENSEMBLE.

GODARD, MARIANNE, VALENTIN.

Qu'entends-je ! est-ce croyable ?

O magique pouvoir !

Un' tête de chien, cela se peut-il concevoir !

Ce serait un beau tour du diable,

On viendrait de loin pour le voir.

SOPHIE.

Vraiment, c'est impayable ;

Et, selon mon espoir,
 Ils vont tous redouter mon magique pouvoir.
 Ce serait un beau tour du diable,
 On viendrait de loin pour le voir.

LANDRY.

Vraiment, c'est incroyable,
 Et quel est son espoir ?
 Pourquoi s'attribuer ce magique pouvoir ?
 Ce serait un beau tour du diable,
 On viendrait de loin pour le voir.

TOUS.

Une tête de chien !

GODARD, *il passe à côté de sa femme en riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

SOPHIE.

Le voulez-vous ?

GODARD.

Bédame ! comme j'crains l'z'hannetons, pour moi,
 et la tête ed'chien seulement pour l'z'autres...

SOPHIE.

Eh bien ! d'ici à une heure tous les maris... que vous savez, sentiront leurs joues se gonfler comme celles d'un boule-dogue, d'un terre-neuve ou d'un basset, ça dépendra des acabits. Il y poussera du poil. Leurs oreilles s'allongeront peu à peu, et à minuit sonnant, la tête de chien sera complètement consommée.

GODARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

VALENTIN.

P'pa ! qu'est-ce donc qu'y faut qu'ils soient les maris, pour gagnais eune tête ed'chien ?

GODARD.

Tu sauras ça pus tard.

SOPHIE, à part.

Décidément, mon cousin ne sera jamais de l'Académie.

LANDRY.*

Nous verrons demain ce qui sera arrivé. Quant au mariage de nos enfans... (*Regardant Marianne.*) nous en reparlerons dans un moment plus opportun... (*A Godard.*) Vous partez toujours ce soir pour la ville?

GODARD.

Oui. Et v'là le jour qui baisse. Valentin ! va tôt attelais la carriole.

VALENTIN.

Oui, p'pa.

ENSEMBLE.

AIR de *M. Ancessy.*

LANDRY, SOPHIE et MARIANNE.

Allons donc ! au revoir !

Au revoir ! bonsoir !

Il faut vous mettre en route,
Sur l'chemin
Jusqu'à d'main
Matin

N'allez pas prendre le serein.

GODARD et VALENTIN.

Allons donc ! au revoir !

Per' Landry, bonsoir !

Je pars coûte que coûte,
Sur l'chemin
Jusqu'à d'main

* Après avoir été prendre son chapeau, il vient entre Godard et Marianne.

Matin

J'tâch'rai de n'pas prend' le sercin.

(Godard conduit Landry jusqu'à la porte, Marianne sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

GODARD, SOPHIE.

SOPHIE, *à part.*

S'il y a quelque chose, comme je le soupçonne, j'amènerai ma tante à composition.

GODARD.

Ne t'inquiète point. J'ferons consenti la ménagère à ce mariage, qui m'agrée à moi.

SOPHIE.

C'est donc elle qui porte la culotte ?

GODARD, *se récriant.*

Par exemple ! Mais all' aime à commander... queq'ça m'fait, je la laisse faire, all' croit qu'alle est la maîtresse pas' qu'elle commande.

SOPHIE.

Laissez faire mon pouvoir.

GODARD.

C'est donc bien vrai ?

SOPHIE,

Vous verrez.

GODARD.

Ils auront tretous une tête de... (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

SOPHIE.

Ça vous amuse ?

GODARD.

Qu'veux-tu ? Le déplaisi des aut' ça amuse toujou un brin. Allons-nous ri demain ! mais allons-nous ri !

SOPHIE.

Vous croyez donc qu'il y en aura beaucoup ?

GODARD.

Si y en aura ? des gerbais ! des bottes à les batt' en grange, quoi !... (*On entend aboyer un chien.*) Oh ! c'en est-y d'jà un ?... (*Il court à la fenêtre.*) Non, c'est Ture ! J'ons cru d'abord * qu'ça pouvait êtr' l'voisin Druche... ou l'juge ed'paix.

SOPHIE.

Ah ! bah ! est-ce que ?...

GODARD.

Ou l'adjoit du mare.

SOPHIE.

L'adjoit aussi !

GODARD, à mi-voix.

Ou p'têt' ben m'sieu l'mare li-même.

SOPHIE.

Tiens ! tiens ! tiens ! la civilisation est donc venue ici par le chemin de fer ?

GODARD.

Mais, dis donc, ma Sophie mignonne, est-ce que ces malheureux si infortunais pourront encore parlais comme des personnes naturelles ?

SOPHIE.

Ils aboieront.

GODARD.

Ils aboieront ? Ah ! ah ! ah !

SOPHIE, à part.

La bonne balançoire !

GODARD.

Ça va t'y êt' baroque. Quand l'adjoit aura queuqu'un

* S. G.

à mariais, et qu'au lieu d'di ce qui doit di, y s'mettra à faire : ouap ! ouap ! ouap !

SOPHIE.

Et le juge de paix ?

GODARD.

Ouap ! ouap !

SOPHIE.

Et les marguilliers, et tout le conseil municipal en chœur ?

GODARD et SOPHIE.

Ouap ! ouap ! ouap !...

Tandis que Godard aboie, Marianne accourt tout effrayée.
La nuit est venue peu à peu pendant la scène.

SCÈNE IX.

SOPHIE, MARIANNE, GODARD.

MARIANNE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

SOPHIE, à part.

Elle a peur !

GODARD.

Eh bé ! quoi ? qu'est-ce qui te prend ? On dirait qu't'es inquiète ed'queuque chose.

MARIANNE, la voix altérée.

Moi ? non ! mais j'avais cru entendre...

GODARD.

Aboyais. Eh ben ?

MARIANNE.

Qui est-ce qui a aboyé ?

GODARD.

C'est p'têt' bé moi ?

MARIANNE.

Ne m'faites donc pas des peurs comme ça.

GODARD, *devenu sérieux.*

D'quoi qu't'as peur?

MARIANNE.

Il fait si noir ici qu'on n'y voit goutte.

GODARD.

Allume la chandelle !

MARIANNE.

J'y vas...

Elle fait quelques pas et vient heurter son mari.

GODARD.

Tu n'sais donc pus où est la cheminée?... (*Marianne passe la main devant la figure de Godard.*) Hein! pour-quoi donc que tu m'è passes la main ed'vant la figure?

MARIANNE.

Pourquoi?... J'vous prenais pour la boîte aux allumettes...

Elle court vivement allumer une chandelle près de la cheminée.

GODARD.

Oh!

SOPHIE, *à part.*

Je ne donnerais pas trois francs du front de mon oncle.

GODARD, *à part.*

A m'prenait pour la boîte aux allumettes!

MARIANNE, *revenant avec sa chandelle allumée.*

V'là d'la lumière!...

Elle regarde attentivement Godard.

GODARD.

Eh ben! qué qu'è tu fais là, plantée comme une statue? M'diras-tu pourquoi t'étais épeurée?

MARIANNE.

J'craignais que le chien du berger n'fût entré céans. Et comme il est très-méchant...

GODARD.

C'est pour ça que tu viens ?

MARIANNE.

Pour voir s'il ne vous avait point mordu.

GODARD, à part.

C'est une menterie. J'n'ai puç envie de ri à c'l'heure.

MARIANNE.

Et pis, je v'nais vous dire que Valentin ne trouve pas la bride du cheval.

GODARD.

Fort ben ! fort ben ! j'vas la queri !... (*A part.*) J'ai puç envie de ri... (*Il gagne lentement la porte du fond, en regardant Marianne qui va poser la chandelle sur la table. Godard sort en répétant.*) J'ai puç du tout envie de ri...

SCÈNE X.

MARIANNE, SOPHIE.

SOPHIE, à part.

A nous deux, belle tante. Elle va me racheter la tête de son époux... (*Haut.*) Mon pauvre oncle ! il s'en va tout pensif à cause de votre peur. C'est cependant tout naturel de croire que le chien du berger est entré ici. Ce n'est pas vous qui pourriez avoir une autre crainte, et qui auriez besoin de venir me proposer un petit arrangement.

MARIANNE.

Otez donc vos sabots, mamzelle, j'vous entends venir : vous voudriez me faire cōsentir à vot' mariage.

SOPHIE.

Moi ?

MARIANNE.

Vous ne seriez pas fâchée d'épouser une fortune ben rondelette, avec le fils de Godard.

SOPHIE.

Vous l'avez trouvée, bonne à prendre avec le père de Valentin : à vous le brevet d'invention.

MARIANNE.

Est-ce à dire, mamzelle, que je n'ai épousé vot'oncle qu'pour son argent?

SOPHIE.

Madame, ce n'est pas moi qui le dis.

MARIANNE.

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

Sachez, mamzell', que mon époux,
D'son nigaud d'fils en tout diffère.

Il est honnête et ben sincère,
Gai, bon vivant et point jaloux !
Il est aimable pour sa femme...

SOPHIE.

De mon bon oncl' c'est le portrait.
Rien n'est de trop, et mém', madame,
Vous n'dites pas tout ce qu'il est.

MARIANNE, à part.

Insolente!... (*Haut.*) Celui qui vous a coupé le filet de la langue n'a pas volé son argent, mamzelle.

SOPHIE.

Mais vous n'avez pas la vôtre dans la poche de votre tablier, madame.

MARIANNE, avec hauteur.

Je sis chez moi, et je dis ce qui me plaît.

SOPHIE.

Ça signifie, si je comprends bien, que le chemin de

fer luit pour tout le monde et pour votre nièce en particulier.

MARIANNE.

Il vous mènera tout droit, mamzelle, à ces beaux bals oùs que vot' sagesse s'est formée.

SOPHIE.

Pour n'avoir été qu'à l'école du village, la vôtre, madame, n'a pas mal profité.

MARIANNE.

C'est-y pour m'affronter que vous êtes venue ici, intrigante!

SOPHIE.

Intrigante!

MARIANNE.

Vous sortirez d'not' maison.

SOPHIE.

Oui, j'en sortirai... et pas plus tard que tout de suite.

MARIANNE.

Bon voyage!

ENSEMBLE.

AIR de M. Ancussy.

Ah! vit-on jamais

Une insolente

Plus méchante!

Comm' j'vous l'arrang'rais

Si j'n'craignais

Pas ses caquets.

(Marianne sort par la droite.)

SCÈNE XI.

SOPHIE, puis VALENTIN.

SOPHIE, seule.

Oui, je retourne à Paris. J'aime mieux rester gri-

sette toute ma vie... d'ailleurs, mon cousin est plus bête qu'il ne convient, même à un mari.

VALENTIN, *accourant.* *

Quoi que j viens d'apprendre? Vous vouliez partir?

SOPHIE.

A l'instant.

VALENTIN, *d'un ton fâché.*

Et pourquoi qu'vous parlez?

SOPHIE.

Ça me regarde.

VALENTIN.

Vous êtes encoré une fière égoïste.

SOPHIE.

Allez-vous aussi me dire des injures, vous?

VALENTIN.

Bésûr, faut qu'vous n'ayez point d'cœur de m'faire un chagrin pareil.

SOPHIE.

A vous du chagrin?...
Elle hausse les épaules.

VALENTIN.

A preuve que j viens d'renonçais sur la soupe aux choux.

SOPHIE.

C'est qu'vous n'aviez pas faim.

VALENTIN.

J'cré ben... pisqu' vous m'ôtiez l'appétit.

SOPHIE.

Moi.

VALENTIN.

Je m'étais déjà rhabitué à vous voir, et j'sis de la nature ed'z'animaux, moi, quand y s'ont donnais leur amitié... Voyez voir Turc, not' chien, qu'il d'viendrait si on lui enlevait ses maîtres? qui est-ce qui le ca-

* V. S.

3

resserait? qui est-ce qui lui ferait sa pâtée? qui est-ce qui lui flanquerait des grands coups de pied?

SOPHIE.

Oh! mon cousin, vous n'êtes pas encore assez... quadrupède pour que je vous passe la comparaison.

VALENTIN.

Y ne m'manque que l'collier et la chaîne, et si vous vouliais m'attachais...

SOPHIE. *

Que votre belle-mère vous attache avec la grande Paquette, je retourne à Paris.

VALENTIN, *tristement.*

C'est ben décidé?

SOPHIE.

Oui.

VALENTIN.

Eh ben, alors, ma cousine, comme ej'serions trop malheureux, j'venons vous priaïs, vous qu'êtes sorcière, ed'faire en sorte que j'puissions vous oubliais, et qu'je n'vous aimions pus.

SOPHIE.

Comment, vous m'aimez donc?

VALENTIN.

T'nez, à t'heure, j'sis bé sûr que j'nons jamais cessé d'vous aimais, d'puis l'temps qu'nous jouions ensemble à la cligne-musette, et qu'vous vous pressiez cont'moi, quand vous aviez peur de m'sieu l'vent... et de mame la pluie.

SOPHIE, *joyeuse.*

C'est vrai!

VALENTIN.

Tout ça était resté dans la souvenance ed'mon cœur, allais.

* S. V.

SOPHIE.

Tiens ! tiens ! qui se serait imaginé que vous auriez tant de mémoire, le jour où vous êtes revenu de l'école de M. Landry avec des oreilles d'âne.

VALENTIN.

Et que vous m'avez dit : Tiens, Valentin, ces oreilles là, ça te va grandement bien... car alors vous me tuteyiez, et tu ne me disais pas vous.

SOPHIE.

Tu as raison.

VALENTIN.

Tu vois ben. Et comme j'pleurais, tu m'as donnais, pour m'consolais, deux grands baisers dont l'plus petit a ben duré cinq minutes.

SOPHIE.

Ce n'est pas vrai.

VALENTIN.

Si, mamzella.

SOPHIE.

Non, monsieur.

VALENTIN.

R'commence voir... j'vas regarder à l'horloge. Et l'jour que t'es partie, t'avais autant d'chagrin que moi de me quittais.

SOPHIE.

C'est faux.

VALENTIN.

Même que tu m'as donnais en pleurant une image et un bouquet d'marguerites.

SOPHIE.

C'est faux.

VALENTIN.

Les y'là...

Il les tire de sa poche.

SOPHIE.

Tu les a gardés?

VALENTIN.

Avec ton souv'ni, l'image et l'bouquet sont fanés,
mais le souv'ni est toujours vert, toujours en fleur.

SOPHIE.

C'est donc bien vrai que tu m'aimes?

VALENTIN.

Allais, j'en ai ma provision... J'voudrais que ma vie
en soie quatre et les mettre au bout l'une ed'l'autre,
afin de t'aimer plus longtemps.

SOPHIE, à part.

Tiens, il n'y a pas un carabin de Paris qui trouverait
une idée aussi gentille.

VALENTIN.

Ah! si nous étions mariais ensemble, comme les car-
tes l'avions dit, t'aurais point eu à faire des ouvrages
ed'paysan, qui aurion! gâté tes mains blanchettes; t'au-
rais été dans la ferme, aussi ben attifée que madame
du château. Et j'aurions travaillé, moi, pour t'acheter
des rubans, des broderies et des affiquets. Mais tu veux
parti, m'laisser seul, et j'vas être triste, triste que j'ai-
me autant mourir...

Il va s'asseoir en pleurant auprès de la table.

SOPHIE, émue.

Valentin!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, GODARD, puis MARIANNE.

GODARD, tout soucieux.

Diable de tête ed'chien, ça me trotte, ça me trotte!

MARIANNE, paraissant.*

La carriole est prête. Votre nièce part avec vous.

* G. M. S. V.

GODARD.

Sophie!...

SOPHIE.

Pardon, belle tante, j'ai réfléchi... je reste...

VALENTIN, *se levant.*

Ah! qué bonheur!...

SOPHIE.

Je me suis mis en tête que je danserais à la noce de Valentin.

VALENTIN, *à part, joyeux.*Ah ben! alors elle restera longtemps... (*Haut.*) Merci, merci, ma cousine... J'vas monter vot' bagage, et d'main j'mettrons des bouquets plein votre chambrette...

Il sort par la droite avec la malle de Sophie et reparait presque aussitôt.

GODARD, *à Marianne.*

Toi, fais déteiler la carriole... je n'partons point non plus.

MARIANNE.

Quoi qu'vous dites?...

GODARD.

J'dis que je n'partions point.

MARIANNE, *visiblement contrariée.*

Pourquoi ça?

GODARD.

D'abord, j'ons mal aux dents que c'est pou d'veni enragé... (*A part, vivement.*) Ah! mon Dieu! qué mot j'dis là?... Enragé!

MARIANNE.

Vous allais manquais c'te vente?

GODARD.

Y a du bois à la ferme pus qu'à not' suffisance... et pis, j'ons du tintoin... j'ons l'esprit molestais...

MARIANNE.

A cause?...

GODARD.

Qué qu'ça te fait!... J'ons pas besoin de te dire ce que j'ons en tête...

MARIANNE.

Y a un bon marché à faire, n'faut pas l'perdre.

GODARD.

T'as p'tét' raison...

MARIANNE.

Tenez, v'là vot' chapeau... (*Elle le lui apporte, ainsi que sa limousine et son fouet.*) Soigne ben ton père, Valentin.

VALENTIN.

Allons-nous parti sans soupais? J'ai appétit, et p'pa itou... J'sis sûr qu'il a une faim d'chien...

GODARD.

Quéqu' tu dis là?...

VALENTIN.

Pourquoi, qu'vous vous sâchais?

GODARD.

Je m'fâche point... (*A part.*) Mais j'ai pus envie de ri...

MARIANNE.

Vous souperez en route. Il n'y a rien à la maison.

GODARD, *étonné.*

Rien?

MARIANNE.

D'ailleurs, mamzelle doit avoir besoin de dormir.

SOPHIE.

En effet, je vais me coucher.

GODARD.

Eh ben, à demain, moi, j'pars...

Valentin allume une lanterne et l'apporte à Sophie.

ENSEMBLE.*Air de M. Ancussy.*

GODARD et VALENTIN.

Si bon matin que l'jour demain se lève,
 Aussitôt qu'lui nous s'rons à ce marché.
 A moins qu'en rout' l'diabl' ne nous enlève,
 Nous rapport'rons le bois par nous cherché.

MARIANNE et SOPHIE.

Si bon matin que l'jour demain se lève,
 Aussitôt qu'lui soyez à ce marché.
 A moins qu'en rout' l'diable n'vous enlève,
 Vous rapport'rez le bois par vous cherché.

(Valentin sur le seuil de la porte envoie des baisers à Sophie
 qui sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

MARIANNE, *seule.*

Enfin, les v'là partis... *(Elle ferme la porte et le vo-
 let.)* C'te sorcellerie m'inquiète... quoique, Dieu merci !
 j'n'ai pas trompé Godard, mais si c'était qu'il suffit d'é-
 tre sur la pente !...

On entend frapper trois coups dans la main, Marianne va
 ouvrir une petite porte à gauche.

SCÈNE XIV.

MARIANNE, LANDRY, *portant un panier à son bras.*

LANDRY.

Voici l'heure du berger. Belle Marianne, nous allons
 souper à trois : vous, moi, et l'amour.

MARIANNE.

Nanni. Je ne vous ai fait entrer que pour vous dire
 d'partir.

LANDRY.

Partir ! quoi ! fallait-il que je m'enflammasse...

MARIANNE.

J'ai ben fait de résister à vos cajoleries ! S'il allait pousser à mon homme une tête de...

LANDRY.

Ah ! ah ! ah ! et vous aussi, vous avez donné dans ce panneau, simple que vous êtes. Tenez, pour remettre votre courage, voici deux pendans d'oreille que j'ai achetés pour vous.

MARIANNE.

Je n'serai point en reste, M. Landry, v'là un mouchoir de soie que j'ai rapporté de la ville à votre intention.

LANDRY, *le dépliant.*

Oh ! ce rouge coquelicot est d'un goût parfait. Cesera ma coiffe de nuit.

MARIANNE.

J'sis charmée que ça vous plaise.

LANDRY.

J'apporte aussi une poularde et une bouteille de bon vin...

Il les sort de son panier, qu'il a déposé sur une chaise, et les place sur la table.

MARIANNE, *allant prendre des fourchettes dans l'armoire.*

Si je vous laisse rester, c'est uniquement pour causer du mariage de nos enfans, qui se fera, allez, malgré la nièce à Godard.

LANDRY.

Elle dort ?

MARIANNE.

Et sa chambre est tout d'l'aut' côté... *(Elle a fini de*

mettre le couvert, et reprend la petite boîte que Landry lui a donnée.) Mais quels jolis pendants !

LANDRY.

Ils vous diront à l'oreille que le berger Myrtil se jetterait au feu pour vous.

AIR de *M. Ancessy*,

Quand on aime deux beaux yeux,
On doit tout souffrir pour eux,
L'amour seul nous rend joyeux,
Heureux
Qui connaît ses feux.

(Il l'embrasse.)

MARIANNE.

On doit s'opposer
Aux feux d'un berger si tendre ;
S'il prend un baiser,
On doit vit' se l'faire' rendre.

LANDRY. *Parlé.*

Dix, vingt, cinquante !

MARIANNE, *l'arrêtant pour écouter.*

Chut ! il m'a semblé entendre...

LANDRY.

C'est le vent.

MARIANNE.

Oui.

LANDRY.

A table !

Ce siège est bien dur
J'aimerais mieux, ma chère,
Vous faire asseoir sur
Un bon lit de fougère.

ENSEMBLE.

Quand on aime deux beaux yeux,
 On doit tout souffrir pour eux.
 L'amour seul nous rend joyeux,
 Heureux
 Qui connaît ses feux.

(On frappe violemment à la porte.)

MARIANNE, *effrayée.*

Qu'ed' c'est qu'ça?

LA VOIX DE GODARD.

Ouvrez, ouvrez.

MARIANNE.

C'est Godard!

LANDRY, *effrayé.*

Godard!

MARIANNE.

F'sons disparaître...

Elle met vivement la poularde dans la huche.

LANDRY, *mettant la bouteille dans la boîte de l'horloge.*

Oh! là! là! Je n'ai pas peur des sorciers, mais les revenans du genre de votre mari me donnent une venette...

GODARD, *en dehors.*

Ouvrez donc, mille diables!

LANDRY, *court à la petite porte par où il est venu, l'ouvre pour fuir, et la referme vivement.*

Le valet de ferme! où me cacher?

MARIANNE.

Ah! dans la cheminée.

VALENTIN.

Dieu veuille que je n'en sorte pas à l'état de jambon.

Il grimpe dans la cheminée Marianne ouvre la porte.

SCÈNE XV.

GODARD, VALENTIN, MARIANNE.

Godard, jetant son chapeau et sa limousine, court droit à la cheminée.

MARIANNE, *à part, effrayée.*

Ah! mon Dieu!

GODARD, prend le miroir accroché à la cheminée et se regarde; il a une joue enflée.

Ça vient! ça vient!

VALENTIN.

Oh! oui, p'pa, c'est vrai tout d'même.

GODARD.

Du côté droit, surtout.

MARIANNE, *très-émue.*

Qu'est-ce qui vous ramène?

GODARD, *lui montrant sa joue.*

Quoi que j'ai là?...

MARIANNE.

Ah! bon Dieu! une fluxion qui vous pousse...

GODARD.

Ouais!... C'est ce que nous voirons.

MARIANNE.

C'est vot' mal de dents...

GODARD.

Ou ben aut' chose... (*À part, à son fils.*) Valentin, j'crois que j'ves d'venir un boule-dogue...

VALENTIN.

Oh! non, p'pa, n'croyais point ça... vous tournais plutôt au caniche...

MARIANNE, *à part, inquiète.*

Pourquoi qu'ils chuchotent?

VALENTIN.

Mais p'pa, quoiqu'vous d'vez donc êtr', pour gagner
eun tête ed'chien?...

GODARD.

Fais l'ver ta cousine... Qu'elle vienne ici tout de
suite...

VALENTIN.

Oui, p'pa.

MARIANNE,

Est-ce que vous n'allez pas vous coucher?...

GODARD,

Non.

VALENTIN, *frappant à la porte de sa cousine.*

Sophie!... Sophie!...

SOPHIE, *en dehors.*

J'achève de m'habiller.

VALENTIN.

J'vas vous aidais...

SOPHIE.

Non, non...

Valentin regarde par les fentes de la porte.

Air de l'Opéra-Comique.

GODARD.*

Dans ma figure avant peu d'temps,
Y va s'passer un beau désordre !
J'sais pas si c'est mon mal de dents,
Mais ja m'sentens comme envi' d'mordre,
Si tout ça n'est point des fagots,
Si j'deviens chien !... Ah ! sur mon âme !
L'premier usag' que j'f'rai d'mes crocs
S'ra d'étrangler ma femme.

* M. G. V., contre la porte à droite.

VALENTIN, *qui vient d'ouvrir la porte de Sophie.*

Ah! p'pa, v'là ma cousine! Alle a r'mis l'costumè du pays... Voyais donc comme alle est gentille...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SOPHIE, *en paysanne.*

SOPHIE.*

Qu'est-ce qu'il y a, mon bon oncle?

GODARD.

Viens, Sophie, et dis-moi quoi qu'j'ai là?..

MARIANNE.

Vous avez une fluxion, v'là tout...

GODARD.

Tais-toi!

SOPHIE, *à part, riant.*

Oh! mon pauvre oncle!

GODARD, *à Sophie.*

Parle. Quelle espèce de tête est-ce que j'ai sur les épaules?...

SOPHIE, *gravement.*

Les symptômes sont encore incertains...

GODARD.

Vraï!... J'ons ençore l'espoir de n'point aboyais le restant d'mes jours...

SOPHIE.

Oui... (*Regardant Martanne.*) Je suis presque certaine que tout finira pour le mieux...

GODARD.

Tu m'rassures un brin.

MARIANNE.

Est-ce que vous donnez dans c'panneau-là?... J'n'au-

* G. M. S. V.

rais crainte à avoir d'abord... mais vot' nièce vous a fait un conte pour que j'lui laisse épouser Valentin... Elle n'est pas plus sorcière que moi.

SOPHIE.

Ah ! je ne suis point sorcière ! Mon oncle, si nous faisions un bon souper ?

GODARD.

Bé, ça n'serait point d'refus, mais g'ny a rien.

SOPHIE.

Seriez-vous curieux de manger une bonne poularde ?

GODARD et VALENTIN.

Oui.

SOPHIE, traçant un cercle magique avec le fouet de Godard.

MICROMÉGAS, ABRACADABRA, DESCAMPATIVOS. Ouvrez la huche au pain.

MARIANNE, à part.

Ah ! elle a regardé par le trou de la serrure.

GODARD, qui a ouvert la huche.

Miracle ! regarde voir, Valentin !...

Il retire la poularde.

VALENTIN.

C'est qu'elle est cuite à point.

SOPHIE.

Il nous faudrait maintenant une bonne bouteille de vin.

GODARD.

Eh ! eh ! pour arrosais.

SOPHIE.

MICROMÉGAS, ABRACADABRA, DESCAMPATIVOS. Ouvrez l'armoire de l'horloge.

MARIANNE, à part.

J'sis perdue.

VALENTIN, trouvant la bouteille.

Ça y est.

GODARD, à sa femme.

Eh ben! quéq' tu dis de ça ?

MARIANNE.

J'dis, j'dis... (A part.) Que j'me vengerai !

SOPHIE, à part, regardant Marianne.

Rien encore... (Haut.) Maintenant si nous faisons un bon feu dans la cheminée.

MARIANNE, à part.

Dieu! c'pauvre Landry !

GODARD.

Valentin, va chercher eun bonne brassée de sarments.

VALENTIN.

Oui, p'pa... (Il y va.)

SOPHIE.

Et pour nous mettre en train, je vais vous chanter une petite chanson, dont votre femme connaît l'air.

AIR :

Le berger Myrtil
Adorait tant sa belle,
Qu'il s's'rait, disait-il,
Au feu jetté pour elle.
Quand on aime deux beaux yeux,
On doit tout souffrir pour eux.
L'amour seul nous rend joyeux ;
Heureux
Qui connaît ses feux.

VALENTIN, qui est rentré avec des fagots sur son épaule.

Oh! quand elle chante, j'ai comme des p'tits oiseaux

dans l'cœur... (*Il jette les fagots dans la cheminée.*) J'vas faire un feu que les briques en rôtiront...

Il prend une allumette et l'enflamme.

MARIANNE, *bas à Sophie.*

Ah ! empêchez...

SOPHIE, *à part.*

Enfin !... (*Bas à Marianne.*) Vous consentirez à notre mariage ?

MARIANNE, *bas,*

Oui.

SOPHIE.

Eh bien ! ne faisons pas de feu, ce bon vin nous réchauffera.

GODARD.

A table ! et nous y resterons jusqu'à d'main.

MARIANNE, *bas à Sophie.*

De grâce, délivrez c'pauvre Landry !

SOPHIE, *à part.*

Oui, mais comment ?

GODARD, *près de la table.*

Queu poularde ! T'as donc l'diable à tes ordres ?

SOPHIE, *frappée d'une idée.*

Ah !... Oui, mon oncle, c'est lui qui, à mon commandement, vient d'apporter tout ça, et si vous voulez, je vais vous le faire voir en personne.

GODARD.

Le diable !

SOPHIE.

Il va sortir par la cheminée...

Valentin qui s'occupait à retirer les fagots, fuit avec précipitation loin de la cheminée et court auprès de son père.

GODARD.

Pas d'bêtise au moins.

SOPHIE.

Et il s'évaporerà par la porte. Mon oncle, allez l'ouvrir.

GODARD, *peu rassuré.*

Moi.

VALENTIN.

Allez, p'pa.

SOPHIE.

Avec Valentin.

GODARD.

Avec Valentin. Viens!

VALENTIN, *sans bouger.*

Allez toujours, p'pa.

GODARD.

Ah! t'as peur! j'vois qu' t'as peur... Viens avec moi.

Pendant qu'ils ouvrent la porte, Landry descend doucement de la cheminée qui est assez haute pour qu'on l'y voie debout. Sophie donne la chandelle à Marianne qui la cache.

SOPHIE.*

Maintenan, attention... (*A Godard et à Valentin qui se serrent l'un contre l'autre.*) Vous n'aurez pas peur au moins; il est tout noir des pieds à la tête.

GODARD et VALENTIN.

Tout noir?

SOPHIE.

La figure aussi.

VALENTIN.

Comme un ramoneux...

Landry se barbouille la figure avec de la suie.

* M., en arrière de la cheminée, S. et plus loin, G. et V.

SOPHIE, regardant du coin de l'œil dans la cheminée.

Il m'a compris... (À Godard.) Ses cheveux et ses cornes sont rouges... (Landry semble ne pas comprendre.) D'un rouge coquelicot...

Landry se coiffe de son mouchoir, de manière à avoir deux pointes en cornes sur le front. (*)

GODARD.

Des cornes rouges! Valentin, ça doit-y être effrayant!

VALENTIN.

Oh! oui, p'pa.

GODARD, à Sophie.

Dis donc, tu l'empêcheras de nous faire du mal?

SOPHIE.

Oui.

GODARD.

Alors, j'vas lui casser un manche à balai sur les épaules...

Il prend un balai dans un coin et le démanche avec le pied.

VALENTIN.

Ah! j'veux l'cogner itou...

Il va prendre un balai dans la chambre voisine et le démanche de même.

MARIANNE, à Sophie, en suppliant.

Non, non, empêchez les...

SOPHIE, à Godard.

C'est inutile; sa peau est si dure, qu'il ne sentirait pas vos coups.

VALENTIN et GODARD.

C'est dommage...

Ils déposent leurs manches à balai.

(*) Au lieu du mouchoir, l'acteur tire de sa poche une coiffure toute faite avec deux pointes rembourrées.

SOPHIE.

Tout le monde y est-il ?

VALENTIN et GODARD.

Oui.

SOPHIE.

AIR de l'Évocation de Robert.

Diable qui reposez dans cette cheminée,

M'entendez-vous ?

Faites paraître ici votre face encornée,

Venez à nous !

Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle.

(En se promenant à grands pas comme une magicienne, elle s'approche de la cheminée et dit, à part, à Landry.)

Faites sonner la pincette et la pelle.

(Landry les prend dans le foyer. Godard et Valentin, qui viennent de se parler bas, reprennent leurs manches à balai et vont se placer des deux côtés de la porte, pendant que Sophie achève son évocation.)

C'est moi, c'est moi, c'est moi, moi sorcièr' comme vous,

Moi sorcièr' comme vous.

MICROMÉGAS.

Landry fait carillonner le manche de la pelle entre les deux branches de la pincette.

VALENTIN.

Entendez-vous, p'pa ?

GODARD.

C'est le diab' !

SOPHIE.

ABRACADABRA !... (*Landry carillonne.*) DESCAMPATIVOS !

Landry sort de la cheminée, la figure noircie, la tête couver-

te de sa coiffure rouge à cornes. Il court vers la porte, voulant éviter Godard, qui l'attend avec son manche à balai, il se trouve sous les coups de Valentin, et se décide à passer. Godard et Valentin frappent sur son dos à tour de bras. (*)

SOPHIE.

Mon oncle! je vous avais dit de ne pas frapper.

GODARD.

Ah! je n'ons pu y teni. J'ons revengé les moutons et les bêtes à cornes d'la farme... Mais, Valentin, as-tu vu qué griffes qu'il a?

VALENTIN.

Oh! oui, p'pa.

GODARD.

Et comme il est grand!

VALENTIN.

Il a au moins quinze pieds...

Minuit sonne.

GODARD.

Ménuît! y'là l'moment de la métamorphose. Sophie, quoiq' j'ai qui gonfle?

VALENTIN.

Mais, p'pa, pisque c'est eun' niche.

GODARD.

Malheureux! n'parle jamais d'niche devant ton père...
(A Sophie.) Quoiq' j'ai?

SOPHIE, *bas à Marianne.*

Vous tiendrez votre promesse?

(*) Les manches à balai sont postiches, un jonc entouré de paille sous un fourreau de toile. L'acteur qui joue Landry a dans le dos une vessie plate pour que les coups retentissent.

MARIANNE, *bas.*

Oui.

SOPHIE, *gravement, à Godard.*

Ce n'est qu'une fluxion.

GODARD.

Bé sûr?

SOPHIE.

Vous pouvez vous vanter d'avoir une femme irréprochable.

MARIANNE.

Et qui n'est point mauvaise. Valentin, marie-toi avec ta cousine.

VALENTIN, *courant auprès de Sophie.*

Ah! j'épouse la dame de trèfle.

SOPHIE, *à Godard.*

Et je reste avec vous. J'éloignerai le diable de votre logis et par cela seul, je vous garantis de la tête de chien à perpétuité.

ENSEMBLE.

Plus de craintes des charmeux,
Le bonheur brille à nos yeux,
L'amour seul nous rend joyeux ;
Heureux

Qui connaît ses feux.

SOPHIE, *tirant de sa poche le jeu de cartes et l'ouvrant en éventail dans sa main.*

Air de la Robe et des Bottes.

Je cherche ici de notre destinée
À lire les douteux arrêts ;
La dam' de trèfle est encore amenée
Et semble annoncer un succès.

LA DAME DE TRÈFLE.

Ne changez pas ce honneur en défaite,
De Béranger vous savez la chanson,
Pussions-nous dire avec le grand poète :
Les cartes ont toujours raison.

ENSEMBLE.

Pussions-nous dire avec le grand poète :
Les cartes ont toujours raison.

FIN.